

Biographies des artistes représentés dans les collections de l'Hôtel Rochemade et du Château de la Falgalarié

Joël Bartoloméo

Cet artiste est né en 1957 à Bonneville.

Après un DUT en électronique, Joël Bartoloméo suit de 1979 à 1983 des études à l'Ecole d'art visuel de Genève avant d'obtenir en 1992 un DEA d'Esthétique/Cinéma audiovisuel à Paris 1. En 1981, il s'intéresse au médium vidéo après avoir expérimenté la peinture et le super 8 ou encore travaillé l'installation. De 1981 à 1982, il réalise des autoportraits (*Autoportraits à 24 images seconde*).

En 1977, il rencontre Lili, ils se marient en 1979. En 1986, ses enfants Fabian et Coline naissent. Ils s'installent à Paris en 1993.

De 1991 à 1995, l'artiste filme sa femme et ses enfants. Une période chez Joël Bartoloméo où les barrières entre la sphère familiale et le fait artistique explosent et finissent par se confondre. Le caméscope enregistre des tranches de vie de quelques minutes en une écriture vidéographique de type amateur. On lui retournera même ses cassettes en pensant à une erreur, une inversion malencontreuse de l'artiste entre son oeuvre et les films de la famille. C'est qu'il s'est fait anthropologue de la vie ordinaire, la sienne. Il traque les failles de l'huis clos familial, attentif aux situations productrices de tensions comme celle d'un repas (*La Tarte au citron*) ou d'une discussion sur l'éducation des enfants (*Lili m'a dit*). La tension est parfois si vive qu'on attend la catastrophe : « (...) *je veux que cela se passe, je fais l'étude de cette situation donc je n'interviens pas sinon je fausse le dispositif (peut-on imaginer Jean Rouch interrompre un rituel ?)* » (1994)

En 1996, le *Bureau des Vidéos* produit la cassette *Mes vidéos 1991-1995*, qui rassemble une trentaine d'œuvres groupées en six parties : *A quatre ans je dessinais comme Picasso* (1991) ; *Les expériences du Palais de la Découverte* (1992-94) ; *Petites scènes de la vie ordinaire 1* (1992-93) et *2* (1994-95) ; *Les grands moments de la photo de famille* (1992-93) ; *Mes films de fac* (1994-95). Autant d'œuvres sous la forme de séquences courtes et vives qui tranchent dans le vif de son intimité et de son entourage. Un quotidien qui apparaît dans son intensité dramatique, qui place le drame au sein de l'ordinaire. Surpris dans ces instants, le cocon familial se fissure suite à une crise existentielle de la mère, de la violence enfantine des jumeaux et de l'inertie du père. « *Malgré les apparences ce ne sont pas des films de famille (...), ce serait plutôt des anti-films de famille où la tension ambiante noue paradoxalement les rapports de pouvoir aux liens affectifs* », dit Joël Bartoloméo en 1998. Il dit aussi : « *Je crois que les sentiments dont je parle sont universels et immuables.* » Dans ces films, la famille devient un microcosme au reflet universel. Sous une apparente simplicité aux allures d'improvisation, on se trouve confronté à la perception du réel à travers un certain vocabulaire filmique : « *En passant par le cinéma des origines (Louis Lumière) j'ai commencé à faire des séquences autonomes qui ont un début et une fin, sans faire trop de montage. En cherchant simplement, je suis arrivé à trouver des choses très vives, très violentes, où l'action se résout dans un temps minimum, moins de 5 minutes.* » (1994) Joël Bartoloméo attend parfois des heures la scène désirée. Il cherche à appréhender ces instants « comme un photographe avec

le bon point de vue. Ces scènes n'existent que lorsque tout est rassemblé, avec la tension suffisante, dans le lieu qui correspond, avec la bonne lumière ».

L'œuvre de Bartoloméo se montre aussi comme une lente maturité, une ouverture qui passe des premiers autoportraits aux regards sur sa famille, pour se porter ensuite vers son environnement social (*Ma vie sociale*, 1995-2000).

En 1999, il renoue avec l'installation (*Désir*) à la galerie Alain Gutharc (Paris). Le synopsis de l'œuvre mentionne : "J'avais envie d'avoir un contact avec cette fille. Je savais qu'elle faisait de la peinture et de la boxe. Je lui ai demandé de me donner un coup de poing." Les pulsions prennent ici le pas sur le récit. Trois écrans à dominante rouge, couleur charnelle, violente, sensuelle. Illusion d'un combat, rythme des coups, ébats d'amour ? Expirations, respirations trompeuses, abstraites. L'auteur donne l'étymologie du titre de l'œuvre : « du latin *desirare*, regretter l'absence de ». Désormais, Joël Bartoloméo semble poursuivre son œuvre en dehors du cercle des intimes. En avril 2000 dans la même galerie, il fait danser des fleurs rouges en plastique sur une musique de Lou Reed.

Quelques années plus tôt, Joël Bartoloméo notait dans son journal le 24 octobre 1995 : « Arrêtez d'imaginer des concepts, des intentions, des dispositifs, là où il n'y a que des pulsions, des nécessités, des façons d'être. »

Jean-Claude Bohin

Cet artiste est né à Marseille en 1954.

L'œuvre de Jean-Claude Bohin est essentiellement constituée de peintures. Il peint des *scènes* qui relèvent autant de la légende que du récit fabuleux mais peuvent s'apparenter par certains aspects à la scène de genre. Ses fictions mêlent des références à des figures, des architectures et des paysages tirés de l'histoire de l'art et de lieux que l'artiste a connus et où il a vécu, voire des images "typiques" des loisirs populaires en bord de mer. Ces saynètes sont des litanies picturales tut en ayant quelque chose du livre d'heures.

L'artiste peint de très nombreux papiers, des scènes où se mélangent le fabuleux et le quotidien. Le merveilleux de légende prend forme dans un espace où le genre, le temps historique semblent mélangés. Dans ces entrecroisements de figures, de paysages et de bâtiments qui vont du palais au cabanon, les couleurs ont charge ici d'intensifier la puissance onirique des images.

Erik Desmazières

Érik Desmazières est né à Rabat, en 1948. Il a passé son enfance au Maroc, puis en France et au Portugal. Il s'installe à Paris en 1967. Il entre à l'Institut d'études politiques dont il sort diplômé en 1971. Ayant toujours dessiné depuis l'enfance, il suit les cours du soir de la Ville de Paris, étudiant le dessin et la gravure avec Jean Delpech. En 1972, il choisit la gravure pour métier et principal moyen d'expression. Il fut encouragé par Philippe Mohlitz. Son œuvre gravée comprend des centaines de planches figurant dans des collections publiques ou privées. Elles ont été présentées dans de nombreuses expositions personnelles et collectives, à Paris, New-York, Londres, en Suisse, au Japon, à Amsterdam... Le marchand new-yorkais Andrew Fitch a entrepris la publication de son œuvre gravée.

Érik Desmazières aime travailler sur des grands formats avec une extrême minutie, sur des constructions très élaborées, inspirées du réel ou de son imagination.

Érik Desmazières a été élu, le 9 avril 2008, membre de la section de gravure de l'Académie des beaux-arts, au fauteuil précédemment occupé par Jean-Marie Granier. Son œuvre gravée offre des images de cités imaginaires, de bibliothèques "babéliennes", d'architectures à la Piranèse, de vues de Paris, de vues d'intérieurs, d'appartements ou d'ateliers : rencontre avec l'artiste autour de son parcours et quelques-unes de ses gravures.

Jean Dieuzaide

Fils d'une famille modeste, issue de la région toulousaine mais dont le père l'a initié à la photographie, il débute son art peu avant la Seconde Guerre mondiale. Il gagne sa renommée en captant le Général de Gaulle lors de sa venue pour la Libération de Toulouse. Il prend alors le pseudonyme de *Yan* et travaillera essentiellement dans le sud-ouest français, en Espagne et au Portugal. Il fait en particulier une série de clichés, restés célèbres, sur Salvador Dali. Il est honoré par le prix Niepce en 1955 et le prix Nadar en 1961.

Il a été le créateur et l'animateur à Toulouse de la Galerie municipale du Château-d'Eau, première galerie permanente de photographie en France, installée dans un ancien château d'eau (1824), au bord de la Garonne et au débouché du Pont-Neuf, qui alimentait en eau les fontaines de Toulouse.

« Pour lutter contre le quotidien et s'en faire un allié, Jean Dieuzaide a choisi la photographie. Reportage, portrait, studio, architecture, photos aériennes, industrie, natures mortes : tout fut prétexte à faire des images. L'homme s'est situé avec aisance au croisement de tous ces sujets : l'expression d'un visage appelant un portrait pendant un reportage industriel... la situation cocasse d'une prise de vue de studio devenant une image surréaliste... l'intérieur d'une église romane un simple jeu de lumière fervente... la scène d'un marché ordinaire une critique sociale... la vue d'un fruit séché une interrogation sur notre condition mortelle... Cette ampleur de regards fonde sa différence avec les photographes de sa génération. Mais avant tout, c'est l'Homme dans sa très grande diversité qui fut pour Jean Dieuzaide le sujet essentiel. Depuis le début, il a eu cette volonté de témoigner de la valeur des êtres ou des traces qu'ils ont laissées. Avec application il a toujours cherché à rendre hommage. Posant son regard d'un bout à l'autre du monde des êtres et des choses simples. À la recherche sans fin de la lumière qui saurait dire au mieux toute la noblesse. En quête sans relâche de la vérité ordinaire, des rencontres de chaque jour.»

Michel Dieuzaide

Bertrand Dorny

Bertrand Dorny, né à Paris en 1931, est un artiste peintre et graphiste.

Encouragé à peindre par André Gide, son oncle, il s'est ensuite tourné vers la gravure, qu'il a découverte dans les livres. Il a travaillé à l'atelier d'André Lhote (Peintre) et John Friedlander (graveur). Il a construit son œuvre en faisant dériver des techniques admises comme la gravure, le collage ou le pliage de papier pour atteindre un style personnel. Il élabore des

livres d'artistes, ou livres-collages, forme artistique dont il est un des représentants les plus prolifiques. De nombreux poètes, dont Charles Juliet, ont prêté leurs mots à ses ouvrages. Il a aussi collaboré au deuxième numéro de la collection *Osmose* (livres d'art à tirage limité) créée en 1979 par Daniel Lacotte, collection qui associait l'œuvre originale d'un peintre à celle d'un poète. Les thèmes de la promenade, du chemin en progression, du réseau des formes dans l'espace sont au centre de son œuvre.

« A quoi bon ajouter de la peinture à la peinture... On se trouve sans cesse dans un labyrinthe. On cherche la sortie en jouant pour éviter l'angoisse, et ce jeu a besoin de jalons afin d'être vécu comme une promenade »

Philippe-Gérard Dupuy

Ce photographe toulousain, né en 1948, présente souvent de vastes tirages sur toile. Il joue avec des photographies d'écrivains (Rimbaud, Vian, Kafka, Colette, Breton, Léautaud, Proust) et les transforme grâce à un travail d'alchimiste pour en faire de véritables œuvres originales. C'est un artiste non dénué d'humour comme le montre les deux œuvres sélectionnées. Il a exposé souvent dans le Tarn (cet été d'ailleurs à Gaillac).

Marc Fourquet

L'œuvre de Marc Fourquet (né en 1953 à Céret) développe de nombreuses références à la culture catalane, à sa ville natale et ses traditions locales, qu'elles soient païennes ou religieuses. Son iconographie développe des signes forts du Roussillon et de la Catalogne, rythmant une peinture qui veut éviter d'être une simple illustration conceptuelle, qui se veut directe tant au niveau de son objectif que des moyens employés. Elle interroge l'espace pictural et humain, d'une manière sensible, en marge du réel et de l'imaginaire.

Entre devenir de l'œuvre et œuvre en devenir, l'artiste s'amuse des différents champs qui constituent la phénoménologie même de l'œuvre. Prenant comme médium, le patron de peinture, il réinvente la forme, le corps. Souvent ses découpages et ses collages mettent à l'épreuve la plasticité du modèle pour finalement lui conférer une identité nouvelle sous les traits d'un chimérique modelé. Visions elliptiques, plans télescopés, ces compositions faites de lambeaux d'esquisses assument les péripéties de leur propre création, devenant réécriture et moyen conscient d'expression ; elles s'avouent œuvre en flirtant avec le « non finito ». Jaillissements capricieux, vibrations semi-maîtrisées, ces œuvres pleines d'illogismes déroutants honorent l'étrangeté qui habite toute création baroque.

Miguel Fraley

D'origine américano-espagnole (mais né à Courbevoie en 1950) et aujourd'hui résidant à Bordeaux, cet élève de Mohlitz, graveur depuis plus d'une vingtaine d'année, utilise les techniques du burin et de l'eau forte. Il travaille par ailleurs le fusain et la mine de plomb sur des toiles plus grandes et moins minutieuses, où ses obsessions prennent le pas sur l'univers minutieux et décrépi qui envahit ses gravures.

Patrick Galibert

Né en 1953 à Decazeville, ce photographe toulousain est assez spécialisé dans la photographie publicitaire et industrielle. Dans son studio toulousain, il shoote aussi bien en format

argentique que numérique, et cela pour des clients de l'industrie ou des agences de publicité.

La photographie "style de vie" est ce qu'il préfère. En studio ces commandes sont pour l'alimentaire, les packagings et les produits cosmétiques. Mais Patrick peut aussi se passionner pour les portraits en studio ou en voyage. Il réalise des reportages à l'étranger (d'où la sélection faite au Musée des Abattoirs).

Raymond Gid

Né le 25 novembre 1905, s'est d'abord fait connaître par ses affiches après des études aux Beaux-Arts. Cinéphile, il en conçoit pour de nombreux films, dont Vampyr de Dreyer (photomontage, 1932), Le Silence de la mer de Melville (1949), Les Diaboliques de Clouzot (1955).

Mais la rencontre de Guy Levis Mano (éditions GLM), éditeur et typographe, oriente bientôt Gid vers le livre. En 1935, il publie avec le photographe Pierre Jahan le Dévot Christ de Perpignan et Chats, Chiens de Ylla. Période intense: il côtoie Dufy, Le Corbusier, Colin, Lurçat et reçoit la médaille d'or de l'affiche lors de l'Exposition internationale de Paris (1937). Il réagit à la guerre d'Espagne par une affiche "de secours aux populations civiles.". Avec le père Carré, la "bête à bon dieu" de la Résistance, Raymond Gid aborde la mise en page de textes liturgiques. Apocalypse Six (un extrait du texte biblique de saint Jean) paraît après la guerre. Il s'agit d'une de ses oeuvres majeures, un travail sur la lenteur et le découpage du texte composé en Peignot, caractère conçu par Cassandre en 1937. Il signe plusieurs affiches d'après-guerre, dont « semaine de l'absent », une simple croix de Lorraine croisant ses fers barbelés se détachant sur un fond morne.

Raymond Gid est mort le dimanche 12 novembre 2000 à Paris.

Joan Jorda

Joan Jordà, réfugié espagnol de 1939 (né en 1929), vit et travaille à Toulouse. C'est un peintre reconnu. Il est retourné pour la première fois en Catalogne en 2000. Un film a été tourné et d'ailleurs projeté à la médiathèque Pierre-Amalric.

« Je ne veux pas faire un discours parce que mon discours, il est dans mes tableaux ».

Ce sont les paroles d'un artiste qui a quitté Saint Feliu de Guixols en Catalogne espagnole alors qu'il était âgé de deux ans pour finir par s'installer à Toulouse. L'artiste Joan Jordà est un fils de l'exil. Lui et ses oeuvres sont les protagonistes de cette chronique.

Philippe Lamy

Philippe Lamy, né en 1953 à Casablanca, vit à Pibres (aux portes de Lavaur) dans le Tarn. A travers sa peinture, il explore les territoires de la couleur. Son travail s'organise en séries qui se déploient dans l'espace et dévoilent d'innombrables variations de rythmes et de teintes. Le regard parcourt les toiles, se perd dans les bleus – du plus limpide au plus sombre, du plus intense au plus cendré – et s'initie aux subtiles déclinaisons chromatiques des rouges... La matière vibre et imprime son rythme à la peinture : sous les pigments, la poudre de marbre dessine des vagues ; parfois des bulles d'eau à peine colorées sont emprisonnées à la surface de la toile.

Les paysages de Philippe Lamy ne sont ni d'ici, ni d'ailleurs, ce sont des paysages intérieurs que l'on arpente en silence, des îlots où l'on accoste le temps d'un regard.

Artiste peintre, plasticien, il enseigne les arts plastiques à l'école supérieure d'architecture de Toulouse. Il est également chercheur au laboratoire li2a.

Il a participé à de nombreuses expositions en France et à l'étranger. Parallèlement à sa pratique de peintre, il développe depuis quelques années un travail sur le son et s'interroge sur les rapports riches et paradoxaux qu'entretiennent ces deux domaines, avec cette constatation : ce qu'il fait avec le son est déjà contenu ou, du moins en latence dans sa peinture, cela le plonge dans un abîme de perplexité, mais alimente aussi son goût pour l'expérimentation.

S'il devait dresser un portrait de sa peinture, il dirait à peu près ceci : *« Mes tableaux sont des plaques sensibles recueillant et enregistrant un récit : celui des matériaux soumis à la pesanteur. Ce récit, qui se déploie en séquences rythmées, s'édifie par l'accumulation et la répétition de gestes simples (remplir une surface, laisser ruisseler, récupérer...) . La densité attendue résulte d'une stratification où apparition et disparition (tomber, se relever) scandent un rythme de traversée, une sonorité à la fois contenue et en attente. L'acteur principal de ces tableaux est le temps : c'est lui qui en fixe la densité, les différents intervalles de lisibilité. »*

Bengt Lindström

L'artiste suédois, Bengt Lindström, est mort le 29 janvier à l'âge de 82 ans. Cet artiste qui, depuis 1947, vivait et travaillait entre la Suède (où il est né en 1925) et la France, avait suivi un enseignement dans plusieurs écoles d'art en Suède, aux Etats-Unis et en France. Ses premières toiles sont un peu figuratives, mais au fil des années 1950, son style se précise, influencé par le groupe Cobra. En 1962, il expose à Paris pour la seconde exposition de la Nouvelle Figuration. Auteur d'une galerie de portraits d'écrivains et philosophes (Oscar Wilde, Gide, Lévi-Strauss...) et peintre des paysages inspirés de son souvenir, Bengt Lindström s'intéressait beaucoup aux mythologies scandinaves. Il s'était inventé un monde qui lui était propre en créant des petites sculptures, des « têtes » en papier mâché qu'il peignait ou encore des bijoux.

Il a vécu à Savigny-sur-Orge durant la plus grande partie de sa carrière artistique. Il avait deux enfants, Marianna et Alexandre. Son épouse Marie-Louise, décédée en 1990, a été sa muse et inspiratrice, en même temps que coauteur sur certaines oeuvres.

Jean Messagier

L'œuvre de Jean Messagier ne peut se concevoir que sur sa globalité. En effet, cet artiste conscient des courants et des modes, n'a jamais voulu se laisser étiqueter. Il suffisait d'un qualificatif le nommant pour qu'il change délibérément de cap. Il s'exprime plusieurs fois sur la question dans son journal en fustigeant les critiques, les priant de laisser les artistes travailler. Il suivit cette ligne de conduite jusqu'à son décès, ses dernières œuvres déroutant autant que les premières pour lesquelles il a essuyé des crachats au cercle Volney en 1955.

Né en 1920, il épouse en 1944, la céramiste Marcelle Baumann qu'il fréquente aux « Arts Déco ». Ils ont en commun la Franche-Comté, puisque cette dernière est l'une des filles de Walter Baumann, directeur de la chaiserie de Colombier-Fontaine. Les parents de Jean

habitent alors Valentigney, son père étant employé aux cycles Peugeot de Beaulieu-Mandeure, tout près du berceau familial des Messagier qui est le village de Mathay. C'est grâce à la famille de sa mère originaire d'Alsace et habitant Paris, au sein de laquelle il voit le jour, qu'il sillonne très jeune la Capitale avec son grand-père, agent d'assurances, mais surtout photographe amateur. Ce dernier lui apprend à regarder - pendant des temps interminables - confiera Jean dans son journal. C'est lui qui l'emmène voir les spectacles de Guignol présentés dans les squares parisiens. De cette période naîtra la passion de Jean pour les marionnettes qu'il collectionnera toute sa vie et son envie d'amener l'art dans la rue.

Cet aspect ne le quitte pas. Pour lui, un artiste se doit d'être un acteur social, un « aiguillonneur » pour reprendre ce néologisme confié à un journaliste du journal La croix. Pour cela, Jean Messagier devient organisateur de fêtes monumentales à l'instar de l'inauguration de son moulin de Lougres, sa demeure principale depuis 1962. Les familles Messagier et Baumann sont entourées des officiels nationaux, des artistes amis venus de Paris, des galeristes les plus connus (un match de football artistes/marchands de tableaux fait partie des festivités), des officiels locaux mais aussi des ouvriers qui ont construit la demeure, de toute la population des villages de Lougres et Colombier-Fontaine que Jean a convié. Ainsi, le menuisier a côtoyé le député, le gamin du village a parlé à un monsieur au fort accent russe s'appelant Serge Poliakoff, l'architecte (Jean-Louis Veret, élève de Le Corbusier) a dansé avec la « nounou » Marguerite. Le peintre Pierre Alechinsky s'est essayé aux joies du tir à l'arc... Jean renouvellera cet esprit autant qu'il le pourra. Il investit la MALS (Maison d'Art et Loisirs de Sochaux) avec la complicité de son directeur, Yves Deschamp, en 1969. Il participe aux carnivals de Montbéliard, il invente le ZNUP, architecture de thermoformages investit par les habitants de la ZUP de la Petite Hollande de Montbéliard. Il contribue grandement aux fêtes du futur des Salines royales d'Arc-et-Senans durant les années 70 et propose au Grand Palais à Paris en 1972 lors du festival d'automne son Grand palais des conversations de framboises et des collines « respirantes ».

Il est le père du poète Matthieu, du taxidermiste Thomas (spécialisé dans la naturalisation des poissons) et du peintre céramiste, "entomo-artiste" Simon.

« Rattaché à l'École de Paris d'après-guerre, on le qualifie confusément d'abstrait lyrique, de nuagiste, de tachiste, de paysagiste abstrait (...)»(Francette Messagier, préface de Traces) »

Lui-même n'a jamais voulu se définir, il a toujours renoncé à la dualité abstraction / figuration. Son vœu certain, puisque qu'autographe, est l'inscription sur sa tombe, « Docteur ès Printemps ».

Francis Mockel

Peu de traces biographies de cet artiste né à Toulouse en 1940.

Tania Mouraud

L'œuvre de Tania Mouraud, artiste française née en 1942, est principalement lié à certaines questions dont elle est porteuse, sur l'identité, notamment féminine, sur la responsabilité de l'artiste dans la société et face à l'histoire. L'artiste applique des stratégies auto-réflexives grâce auxquelles, alors qu'elle s'est d'abord formée dans la mouvance de l'art conceptuel, elle démontre comment se « voir voyant » doit permettre d'aller se ressaisir du sentiment vital de soi. L'investigation continue des fonctions perceptives et cognitives, par la stimulation sensorielle dans les environnements de la fin des années 1960, par les moyens analytiques de

l'art conceptuel dans les années 1970, par l'imbrication du vu et du lu dans les contre-formes peintes des décennies suivantes, constitue bien l'un des fils rouges de cette œuvre polymorphe. Environnements sensoriels, photo-textes conceptuels et pseudo peintures dissimulant des énoncés linguistiques apparaissent comme autant de moyens de produire du concept à propos de percept.

Il faut se souvenir qu'alors que l'art conceptuel déroutait les esprits, dans les années 70, Tania Mouraud a organisé un autodafé public de ses toiles. De la même génération que Joseph Kosuth ou Dan Graham, elle n'a de cesse de questionner l'acte artistique et a participé à de nombreuses publications de 1971 à 1993. Cette artiste érige le langage comme vecteur de changement de la perception de l'espace et par-là, crée des environnements sensiblement décalés. Ses œuvres, toujours in situ, sont souvent illisibles (« Now is the Time to Stand up and Speak up », 2006) ou difficilement identifiables dans le temps et dans l'espace (« La Curée », 2003, « Borderland », 2008), et interrogent ainsi les limites de l'espace public. Ses vidéos et photographies ont fait l'objet de plusieurs commandes publiques en France, dont des installations permanentes et de nombreuses expositions personnelles en Europe et aux Etats-Unis. Dans le cadre du Mois de la photo 2008, elle a présenté le fruit d'une résidence dans le domaine de Bel-Val, en collaboration avec le musée de la Chasse et de la Nature.

Jacques Muron

Jacques Muron est un graveur fort connu à Toulouse pour son talent (il y est né en 1950). Il grave au burin et jouit également d'un fameux coup de crayon. Il est considéré comme l'un des meilleurs burinistes actuellement dans l'art de la gravure. Le burin est une des disciplines qui demande le plus d'exigence et qui ne supporte aucune hésitation, ni remord. Cette maîtrise, l'artiste toulousain l'a mise au service de son observation de ce qui peut apparaître comme banal et qu'il figure ou transfigure au point d'en devenir abstrait. Les dessins s'inscrivent dans le prolongement des gravures dont les sujets appartiennent à ce qui composent les architectures, avec ses toits, ses murs en pierres et en lattes de bois au travers desquelles passe ou ne passe pas la lumière.

L'œuvre de Muron est subtile et silencieuse, elle témoigne d'une virtuosité exceptionnelle. Son graphisme a évolué au cours du temps dans le sens du dépouillement, de la sobriété et de la rigueur. Certains de ses burins seraient même de véritables épures de géométrie si se retirait toute l'alchimie de la lumière et des ombres partout présentes. Son style, au-delà des sujets ou des thèmes, se caractérise toujours et essentiellement dans sa manière de sentir.

Dimitry Orlac

Né le 11 juillet 1956 à Kopper, république de Slovénie. Il a fait ses études de Philosophie à Paris, d'Arts Plastiques et en Ecole des beaux-Arts à Bordeaux. A Toulouse, il a réalisé la « mise en art » d'une station de métro.

Sa devise pourrait être « peindre pour peindre ».

« Peindre hors de tout commentaire, peindre pour peindre, pour faire d'une toile blanche un lieu de centralité du regard, un lieu d'équilibre interne parfait. Peindre sans avoir rien à raconter, ni sur le monde, ni sur soi-même. N'avoir qu'à se laisser déployer l'espace de jeu entre le plan délimité par la couleur et l'élément formel simple en lui-même. »

Dimitry Orlac travaille également les installations combinant de nombreux matériaux : toile cirée, néon, argon, formica, adhésif...

Niki de Saint Phalle

Niki de Saint Phalle, née Catherine Marie-Agnès Fal de Saint Phalle, à Neuilly-sur-Seine dans les Hauts-de-Seine, le 29 octobre 1930 et décédée à San Diego le 21 mai 2002, était une artiste française, plasticienne, peintre, sculpteur et réalisatrice de films. Niki de Saint Phalle, fut d'abord comédienne et ne suivit pas d'enseignement artistique, mais commença à peindre en 1952. En 1961, elle est membre du groupe des Nouveaux réalistes, tout comme Gérard Deschamps, César, Mimmo Rotella, Christo et Yves Klein. Elle était l'épouse de l'artiste Jean Tinguely.

Née en France, Niki de Saint Phalle a suivi sa famille aux États-Unis à la suite d'un krach boursier. Fortement perturbée par un père incestueux, elle travaille d'abord comme mannequin pour Vogue, Life et Elle. Puis elle débute sa carrière artistique, encouragée par le peintre Hugh Weiss.

Les Tirs, performances durant lesquelles des spectateurs sont invités à tirer à la carabine sur des poches de couleur, éclaboussant ainsi des assemblages de plâtre, la rendent célèbre. Elle intègre alors le cercle des nouveaux réalistes, jouant le rôle de médiatrice entre les avant-gardes française et américaine. Elle crée des ex-voto, puis des Nanas, femmes plantureuses et colorées en grillage, papier mâché et polyester. Ces femmes prennent progressivement consistance et deviennent les *Nanas*. Une série est en exposition permanente fixe au même endroit où s'installe le marché aux puces de Hanovre (Allemagne).

Ses œuvres plus tardives comme la Fontaine Igor Stravinski à Paris devant Beaubourg, le Jardin des Tarots à Capalbio en Toscane, ou les Meta-Tinguely en hommage à son mari disparu, mêlent poésie et humour, esprit du jeu et angoisse. Engagée dans l'association AIDS, elle succombe à une maladie respiratoire liée aux vapeurs toxiques inhalées durant la préparation de ses œuvres.

Gérard Trignac

Né le 19 juin 1955 à Bordeaux, formé comme technicien collaborateur d'architecte à l'École d'architecture de cette même ville de 1975 à 1978, il passe brièvement à l'université et quitte cette voie pour se lancer dans une carrière artistique. Après une exposition à la galerie Condillac (1980), un 1^o prix de dessin de la ville de Bordeaux (1981), une bourse de gravure attribuée par l'Académie des Beaux-Arts (1981), un séjour à la Casa Velázquez de Madrid (1982), sa carrière est lancée.

Cet artiste, architecte urbain d'univers fantasques et fantastiques, possède un style et un imaginaire qui lui sont propres.

Michel Wiedemann, professeur à l'université de Bordeaux, écrit de lui : « *Au point de vue de ses thèmes, Gérard Trignac est, comme le dit R. Coustet, un rêveur d'architecture qui ne pratique aucun autre genre. Il ne fait pas de reconstitution de la Rome antique, ni d'inventaire du patrimoine bâti, il ne fait pas de plans pour la cité future : il dessine ses rêves. Il ne s'écarte de ses constructions imaginaires que dans la mesure où les textes qu'il illustre le réclament. De son propre fond il tire un monde étrange de pierre ou de béton, où*

les échelles des objets se contredisent, où les vues en plongée ou en contre-plongée donnent le vertige. (...) »

Sources diverses

Henry Thiel

CPDAV

2009